

“ De Guantánamo à La Nouvelle-Orléans. Regards sur le système carcéral nord-américain ”

Crystel Pinçonnat

▶ **To cite this version:**

Crystel Pinçonnat. “ De Guantánamo à La Nouvelle-Orléans. Regards sur le système carcéral nord-américain ”. Écrits, images et pensées de prison. Expériences de l'incarcération, Régis Salado et Carine Trevisan (dir.), Cahier Textuel, Paris, Hermann, 2019, p. 203-219, pp.203-219, 2019. hal-02459515

HAL Id: hal-02459515
https://hal.science/hal-02459515

Submitted on 19 Dec 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

De Guantánamo à La Nouvelle-Orléans. Regards sur le système carcéral nord-américain

CRYSTEL PINÇONNAT

Aix Marseille Univ, CIELAM, Aix-en-Provence, France

Guantánamo constitue le fil ténu qui permet de rapprocher les trois textes auxquels je m'attacherai dans cet article. Le premier, point de départ de ma réflexion : *Zeitoun* de Dave Eggers (2009). Ce récit narre l'ouragan Katrina qui a frappé la Nouvelle-Orléans le 29 août 2005 depuis la perspective d'Abdulrahman Zeitoun, un immigré d'origine syrienne. Soupçonné de terrorisme, ce dernier est emprisonné quelques jours après le passage du cyclone dans un camp, un lieu où tout évoque Guantánamo. J'ai cherché à approfondir ce rapprochement en menant une forme d'enquête. Pour ce faire, j'ai pris en compte deux autres textes. L'un en amont du projet de D. Eggers : *Voices from the Storm* (2008), recueil de témoignages qui réunit les voix de différents survivants de Katrina, parmi lesquelles celle d'A. Zeitoun. L'autre en aval : *Les Carnets de Guantánamo* (*Guantánamo Diary*), un ouvrage signé Mohamedou Ould Slahi sorti en 2015. Il est composé des feuillets que les avocats de cet ancien détenu de Guantánamo sont parvenus à faire publier alors qu'il était encore emprisonné dans le camp américain, feuillets dans lesquels il raconte les traitements qu'il y subit.

ZEITOUN

Zeitoun raconte l'histoire d'Abdulrahman Zeitoun, un peintre en bâtiment installé depuis 1994 à La Nouvelle-Orléans, où il a fondé une entreprise prospère qu'il dirige avec son épouse. Il incarne un modèle de réussite à l'Américaine. C'est un homme connu dans sa ville d'adoption. Signe de son intégration, son nom est désormais intégré au paysage urbain local :

> Sur le côté figurait leur logo omniprésent : ZEITOUN A. PAINTING CONTRACTOR […]. Entre les arrêts de bus, les bancs et les affiches publicitaires sur les pelouses, tout le monde en ville connaissait ce logo ; à La Nouvelle-Orléans, il était devenu aussi courant que le chêne vert ou la fougère royale[1].

Katrina va contribuer à défaire l'*ethos* américain de Zeitoun. Quand l'ouragan frappe, sa femme – une Américaine convertie à l'islam – et ses quatre enfants, quittent la ville tandis qu'il choisit d'y rester malgré l'ordre d'évacuation. Il veut sécuriser ses chantiers, surveiller sa maison, voir comment les choses évoluent. Durant les jours qui suivent le cyclone, il sillonne les rues en canoë, vient au secours d'habitants en détresse jusqu'à ce qu'il soit arrêté et incarcéré et découvre, durant sa détention, qu'il est soupçonné de terrorisme. Sa famille restera sans nouvelle de lui pendant deux semaines et le croira mort.

Zeitoun s'ouvre sur un compte à rebours : l'annonce de l'ouragan et son attente le « Vendredi 26 août 2005 », chronologie qui s'achève le « Mercredi 28 septembre », jour où Zeitoun est libéré du centre pénitentiaire de haute sécurité Elayn Hunt. Malgré cette structure temporelle, le rythme adopté fait place à d'amples retours en arrière qui permettent de raconter la vie de Zeitoun avant son arrivée aux États-Unis, celle de sa femme, leur rencontre et le développement progressif de leur entreprise. Au sein de cette narration, c'est essentiellement la quatrième partie qui nous intéresse, celle du récit de captivité de Zeitoun. Y sont décrits les traitements qu'il subit en prison, en particulier au Camp Greyhound, une

[1] Dave Eggers, *Zeitoun* [2009], traduction française de Clément Baude, Paris, Gallimard, 2012, p. 27.

prison à ciel ouvert qui tient son nom du fait qu'elle a été construite dans l'urgence, après le passage de l'ouragan, sur le parking de la gare routière, tout près de la gare ferroviaire, en plein centre de La Nouvelle-Orléans. Sous le regard de Zeitoun, la description de son environnement prépare le rapprochement avec Guantánamo :

> Des clôtures grillagées, couronnées par du fil barbelé, avaient été dressées pour former une longue cage de 4,80 m de hauteur qui s'étendait dans le parking sur à peu près une centaine de mètres […] En l'examinant de plus près, Zeitoun s'aperçut qu'il ne s'agissait pas d'une longue cage, mais d'une série de cellules plus petites et compartimentées. […] On aurait dit un chenil géant ; c'était même encore plus familier.
>
> *L'endroit ressemblait précisément aux images qu'il avait vues de Guantánamo Bay*. Comme là-bas, il s'agissait d'un vaste réseau de clôtures grillagées, avec peu de murs, si bien que les prisonniers [pouvaient être vus des gardiens et se voir entre eux. *Comme à Guantánamo,*] on était dehors, et il semblait n'y avoir nulle part où s'asseoir ou dormir[2].

La comparaison est amenée progressivement ; un effet de surprise est aménagé avec le passage à la ligne. Puis le rapprochement est martelé pour mieux frapper les esprits. Peu à peu, l'armature de grillage est peuplée de figures, images qui renvoient non seulement à Guantánamo, mais aussi à Abou Ghraib :

> À midi, Zeitoun entendit un drôle de bruit : des cars dans la gare routière. Il leva les yeux et vit un car scolaire arriver à l'autre extrémité du parking. En descendirent une trentaine de prisonniers, dont une femme, vêtus de combinaisons orange. […] Une fois de plus, *comme à Guantánamo*, chaque prisonnier pouvait être vu par tout le monde et sous tous les angles. Avec les uniformes orange pour compléter le tableau, *les similitudes étaient maintenant trop frappantes pour être ignorées*. […] La présence des chiens était constante. […] Quelqu'un, dans la cellule de Zeitoun, évoqua Abou Ghraib et se demanda à quel moment on leur ordonnerait de poser nus, en une pyramide humaine, et lequel, parmi les gardiens, ferait un grand sourire devant l'objectif[3].

Il va sans dire que ces rapprochements produisent un choc chez le lecteur qui découvre ainsi rapatrié, chez lui, aux États-Unis (le récit vise en effet dans un premier temps un lectorat nord-américain), en plein centre de la Nouvelle-Orléans, des images certes honnies, mais que l'extraterritorialité de Guantánamo[4] maintenait à distance. Notons que des photographies prises lors de la catastrophe attestent de la justesse du rapprochement effectué dans *Zeitoun* (illustration n°1).

C'est le recours à cette comparaison entre la Nouvelle-Orléans et Guantánamo que j'interrogerai ici pour mesurer sa validité et évaluer sa fonction. En s'emparant du récit d'A. Zeitoun et en lui prêtant sa plume, D. Eggers choisit d'ébranler son lecteur, de réveiller son sens de l'indignation. Dans sa stratégie, certains noms propres (Guantánamo, Abou Ghraib) – chargés du poids du scandale – tiennent lieu d'accélérateurs au service de la dénonciation. D. Eggers joue sur des noms qui essentialisent une forme de violence d'État. Cette récupération est manifeste quand il utilise des images préfabriquées, connues du lecteur mais non actualisées dans le récit – ici l'image de la pyramide de corps renvoyant à Abou Ghraib. La

---

[2] *Ibid.,* p. 276-277. C'est moi qui souligne et rectifie la traduction de Cl. Baude qui fait disparaître une occurrence du nom Guantánamo.

[3] *Ibid.,* p. 287.

[4] « Zone militarisée "offshore" », Guantánamo est une base navale située à environ 600 kilomètres au sud de Miami. Le centre de détention se trouve sur un terrain de 121 km^2 actuellement loué par le gouvernement des États-Unis au gouvernement de Cuba. *Cf.* Jana Evans Braziel « Haiti, Guantánamo, and the "One Indispensable Nation" : U.S. Imperialism, "Apparent States", and Postcolonial Problematics of Sovereignty », *Cultural Critique*, n° 64, automne 2006, p. 127-160.

référence oriente la lecture. On se souvient des photographies, diffusées dans le monde entier en 2004, de soldats américains posant aux côtés de prisonniers irakiens, maltraités et humiliés prises à Abou Ghraib, prison où Saddam Hussein torturait et exécutait les opposants à son régime, tombée sous le contrôle des Américains en 2002. Dans *Zeitoun*, D. Eggers choisit de réveiller « notre capacité éthique à nous scandaliser […] pour un Autre, au nom d'un Autre[5] » en jouant sur un feuilleté référentiel. Pour ce faire, il surimprime sur la réalité de Camp Greyhound, celle de Guantánamo et, de façon ponctuelle, celle d'Abou Ghraib. Il vampirise ainsi en partie le capital de révulsion contenu dans ces noms et suscite un électrochoc.

VOICES FROM THE STORM

Étant donné l'efficacité du procédé, j'ai voulu savoir quelle était la première version du témoignage qu'avait livré A. Zeitoun dans *Voices from the Storm* et, en particulier, si la référence à Guantánamo y était déjà présente.

Comme de nombreuses productions qui ont trait à Katrina (la série télévisée *Treme*[6], par exemple), l'ouvrage, dénonçant l'incurie des services publics, est ouvertement politique. En témoigne la quatrième de couverture :

> Coincés dans une ville submergée par les eaux, les narrateurs de *Voices from the Storm* [des voix dans la tempête] n'ont survécu à la dévastation produite par l'ouragan Katrina que pour se retrouver abandonnés – voire victimes – de leur propre gouvernement[7].

L'ouvrage rapporte le témoignage de treize personnes qui ont affronté, au jour le jour, l'un des pires désastres naturels de l'histoire américaine contemporaine. Les narrateurs représentent le caractère multiculturel de la cité : un Blanc, dix Noirs (dont quatre femmes), un prêtre d'origine vietnamienne et A. Zeitoun. Ils rendent compte de l'abandon des pauvres et des minorités au sein d'une ville majoritairement africaine-américaine (67% de la population dont 22% vit sous le seuil de pauvreté). Autre détail important : quand l'alerte au cyclone est donnée fin août, même ceux qui possèdent un véhicule (24%) n'ont, pour la plupart, plus suffisamment d'argent, pour faire un plein d'essence et s'enfuir.

Chaque narrateur est présenté. On entend alternativement leurs voix du samedi 27 août au dimanche 4 septembre. Dans ce chœur témoignant de l'ampleur du désastre – près de 100 000 personnes prises au piège de la montée des eaux entre le 29 août et le 2 septembre –, A. Zeitoun représente certes la communauté arabo-américaine, mais il a aussi une position privilégiée. Il est mobile : il se déplace en canoë dans les rues submergées par les eaux, voit non pas depuis un hélicoptère, comme G. Bush, mais à hauteur d'homme là où les habitants se sont réfugiés – sur les toits, les hauteurs. Son refus de quitter la ville en fait un héros : il vient en aide aux plus démunis, avertit les équipes de sauveteurs quand lui-même ne peut assurer le transport des gens, nourrit des animaux abandonnés par leurs propriétaires. Ce statut lui est toutefois brutalement arraché, lorsqu'il est arrêté en compagnie de l'un de ses compatriotes :

---

[5] Judith Butler, *Vie précaire. Les Pouvoirs du deuil et de la violence après le 11 septembre 2001* [2004], traduction de Jérôme Rosanvallon et Jérôme Vidal, Paris, Éditions Amsterdam, 2005, p. 184.

[6] Série télévisée de David Simon et Eric Overmyer diffusée sur HBO entre le 11 avril 2010 et le 29 décembre 2013.

[7] Lola Vollen et Chris Ying (dir.), *Voices from the Storm. The People of New Orleans on Hurricane Katrina and Its Aftermath*, San Francisco, McSweeney's, 2008, texte non paginé Quatrième de couverture, *ibid.* Ma traduction (c'est le cas de tous les passages traduits dont les références ne sont pas précisées).

> Quand ils nous emmènent à la gare routière, il y a quelque chose d'exagéré dans leurs réactions. Ces types ont une prise, ou un truc comme ça. Très haute sécurité. Dès que je vois ça, *ça me rappelle Guantánamo. Exactement comme Guantánamo*. Pareil. La façon de nous faire asseoir, il faut s'asseoir jambes écartées. Impossible de se détendre. Impossible de s'asseoir sur cette chaise, il faut s'asseoir autrement. Et il y a ce type qui nous regarde, chaque mouvement ; il y a un truc pas normal[8].

Là où D. Eggers insistait sur l'œil de bâtisseur de Zeitoun, son aptitude à apprécier une construction, sa conception et son élaboration, ici, dans les cinq pages où Abdulrahman narre son incarcération, la référence à Guantánamo n'est pas de prime abord d'ordre architectural. Elle traduit sa perception du danger. Sa réaction transcrite dans une langue un peu maladroite est significative. Abdulrahman est parfaitement au fait des abus qui frappent les ressortissants des pays musulmans depuis « la guerre contre le terrorisme » (« *war on terror* ») lancée par G. Bush depuis les attentats du 11 septembre 2001. En 2003, une commission est même créée pour « réfléchir à l'éventuelle exploitation terroriste d'un ouragan de catégorie élevée[9] ». Bien que la cellule de réflexion juge peu probable qu'un groupe terroriste tire profit d'une telle situation, elle préconise des mesures comme la mise en place de « procédures de sécurité renforcées […] dans les centres d'évacuation et les refuges[10] ».

Zeitoun fait figure de victime de cette machine de guerre. Tous les éléments que développera D. Eggers sont d'emblée présents dans *Voices from the Storm* : impossibilité de passer un coup de téléphone en dépit des demandes réitérées, absence de soins médicaux malgré une inflammation inquiétante au pied, nourriture à base de sandwiches au jambon distribuée à des musulmans, sol de béton graisseux où l'on ne peut ni s'asseoir ni s'allonger, arceaux en guise de siège, bruit ininterrompu d'un générateur si bruyant qu'il empêche de dormir, utilisation de gaz au poivre sur les détenus. Dans le témoignage de Zeitoun, l'ouvrage ne privilégie pas toutefois la description des conditions d'incarcération. Cet aspect de Katrina est pris en charge par un autre narrateur, Dan Bright, un ancien détenu passé par le couloir de la mort. Incarcéré le 27 août, il témoigne du traitement scandaleux qu'ont subi les prisonniers pendant l'ouragan : avec ses compagnons, il a été abandonné dans sa cellule de Orleans Paris Prison, alors que le niveau de l'eau était si haut que tous s'étaient refugiés sur les banquettes supérieures des lits ; évacués dans la nuit du lundi et transférés sur le pont de Broad Street, les survivants resteront sans rien à manger ni à boire jusqu'au jeudi. Face au poids d'un tel témoignage, un autre rôle incombe à Zeitoun. C'est avant tout son incrédulité qui est mise en avant. Il est immergé dans un monde qu'il ne connaît que de façon indirecte et qui renvoie à des images d'écran, voire à la fiction : « Pas d'lumière. On voit jamais la lumière. Jamais vu un endroit pareil dans ma vie. Je veux dire, oui, à la télé ou dans les films ou ce genre de trucs[11]. »

LES CARNETS DE GUANTANAMO (GUANTANAMO DIARY)

J'en arrive au troisième temps de la comparaison. Même si j'ai montré la valeur essentiellement citationnelle de la référence à Guantánomo, j'ai voulu apprécier – à partir d'un récit de captivité ayant effectivement pour cadre la prison localisée à Cuba – les éventuels éléments de rapprochement avec Camp Greyhound, sachant qu'il ne peut y avoir d'influence directe des *Carnets de Guantánamo* sur les deux autres textes, publiés antérieurement.

---

[8] *Ibid.*, p. 192. Ma traduction tente de rendre compte de l'anglais approximatif d'A. Zeitoun retranscrit dans le texte original.
[9] Rapport cité par Dave Eggers p. 386.
[10] *Ibid.*, p. 387.
[11] *Voices from the Storm, ibid.,* p. 196.

Autant le dire d'emblée, ce récit est sans commune mesure avec les deux ouvrages précédents. Il s'agit d'une version révisée du manuscrit de 466 pages que Mohamedou Ould Slahi a rédigé au cours de l'été et de l'automne 2005, alors qu'il était encore détenu à Guantánamo. L'autorisation de publication a été obtenue en 2012, soit près de dix ans après l'incarcération de son auteur à Guantánamo en août 2002. Mohamedou Slahi retrace dans ses feuillets « son interminable tour du monde[12] », un parcours de plus de trente mille kilomètres. Arrêté en Mauritanie, son pays, il sera transporté par un avion de la CIA en Jordanie. De là, il sera transféré sur une base aérienne en Afghanistan pour achever son périple plusieurs semaines plus tard à Cuba. Le livre s'ouvre sur ce dernier transfert pour, dans la dernière partie, se concentrer sur la détention à Guantánamo. Dans un entretien, le colonel Morris Davis explique assez bien les causes de la détention de M. Slahi :

> Quand Slahi est arrivé je crois que beaucoup ont cru qu'ils avaient attrapé un gros poisson. Il me faisait penser à Forrest Gump dans le sens où il avait été présent quelque part dans le décor de nombre d'événements importants de l'histoire d'Al-Qaïda. Sa présence en Allemagne au Canada ainsi que dans divers endroits douteux laissa croire que c'était un gros bonnet ; mais quand ses interrogateurs firent l'effort de le sonder ils comprirent que ce n'était pas le cas[13].

Par delà les coïncidences qui marquent son itinéraire, M. Slahi correspond – selon l'un de ses interrogateurs – au portrait type du terroriste : « Tu es arabe, tu es jeune, tu as fait le djihad, tu parles des langues étrangères, tu t'es rendu dans de nombreux pays tu es diplômé dans un domaine technique. […] Regarde les pirates de l'air du 11-Septembre ; ils étaient exactement comme toi[14]. »

L'essentiel du récit fait alterner des dialogues – ses échanges avec ceux qui l'interrogent pour l'essentiel –, et les commentaires de l'auteur. Rares sont les moments qui décrivent son environnement immédiat. Dans l'ensemble, il évoque la peur qu'il éprouve quotidiennement, les menaces, « humiliations, harcèlement sexuel, terreur et diète[15] ». La succession incessante d'interrogatoires où sont indéfiniment répétées les mêmes questions, les privations de lumière et de sommeil qui entraînent une perte de la notion du temps, les positions le dos plié enchaîné au sol par les mains et les pieds, la « méthode dite de la chambre froide[16] », les séances de musique assourdissante déversée dans le noir, les relations sexuelles contraintes, tous ces éléments engendrent chez le narrateur un état de confusion, qui ne lui permet nul regard surplombant. Rien n'est dit, par exemple, sur les phases où il se consacre à l'écriture. Quand écrit-il ? Qui lui fournit le papier, les stylos ? Nulle précision. À ce manque d'éléments qui permettraient d'installer – même si l'expression est ici malheureuse – l'auteur du manuscrit, de lui donner un cadre, s'ajoute, la censure à la publication : 2 600 blocs de passages noircis, en priorité des noms (de lieux et de personnes) et surnoms, mais également des passages beaucoup plus longs dont il est difficile de savoir pourquoi ils ont été raturés (illustration n° 2).

Face à un tel texte, comme le narrateur, le lecteur est abasourdi, malmené par la répétition et la description sans fin des différents modes de maltraitance physique et psychique. Nulle logique dans cet enchaînement, si ce n'est – comme dans les cercles de

[12] Mohamedou Ould Slahi, *Les Carnets de Guantánamo* [2015], traduction de l'anglais d'Éric Betsch, Paris, Michel Lafon, 2015, p. 315.
[13] « Introduction », *ibid.*, p. 46.
[14] *Ibid.*, p. 250.
[15] *Ibid.*, p. 291.
[16] *Ibid.*, p. 101.

l'enfer – l'aggravation des traitements au fur et à mesure de la traversée des différentes strates par le narrateur – la Mauritanie, la Jordanie, Guantánamo, enfin, dernier cercle de l'enfer[17].

Nul élan narratif ici. Le lecteur a peu de repères (l'auteur est encore incarcéré quand le livre sort). La répétition est sans fin : « A-t-on jamais recensé dans toutes l'histoire de l'humanité, un interrogatoire s'étant poursuivi jour après jour pendant plus de six ans[18] ? » La seule tension repose sur la capacité du corps à résister à de tels traitements sur le temps long. Le système est si absurde que, peu à peu, toute intelligibilité fait défaut. À quoi servent ces interrogatoires incessants si ce n'est à justifier l'incarcération ?

Tout dans *Guantánamo Diary* vise l'effet de preuve. Le livre publié tente de se rapprocher le plus possible du manuscrit original (épaisseur, blocs noircis, reproduction de quelques fac-similés). L'ouvrage est présenté et annoté par Larry Siems, un militant qui authentifie le contenu du témoignage par un grand nombre de notes de bas de page (références de rapports, adresses électroniques de sites et mentions d'archives déclassifiées qui permettent de corroborer le récit). *Les Carnets de Guantánamo* est construit comme une pièce à conviction dans un procès à venir. Le document pourrait être produit face à une cour pénale internationale. Il prouve, d'une part, l'acharnement absurde d'un État omnipotent contre un homme et, d'autre part, la puissance de l'empire américain qui obtient la collaboration inconditionnelle d'autres États – comme la Mauritanie ou la Jordanie.

En écrivant *Les Carnets de Guantánamo* en anglais, sa quatrième langue, l'auteur visait un lectorat nord-américain. Même si l'expression est simple, l'ouvrage n'est pourtant pas de lecture aisée. Il s'adresse à un public de spécialistes et de militants et ne peut avoir la portée d'un texte comme *Zeitoun*.

RETOUR SUR *ZEITOUN*

Là où *Les Carnets de Guantánamo* vise un effet de preuve et sert de pièce à conviction dans un procès qu'il appelle, *Zeitoun*, en revanche, cherche certes à convaincre, mais en jouant sur les ressorts de la fiction, d'où l'avertissement liminal en quatrième de couverture de l'édition française : « Ce livre n'est pas un roman mais une histoire vraie[19] ».

Si près de mille deux cents détenus ont été incarcérés à Camp Greyhound aux lendemains de Katrina, essentiellement des Africains-Américains qui se sont vus privés de la procédure d'*habeas corpus*, la destinée de Zeitoun est exceptionnelle au sens où elle permet de souligner la « conjonction unique[20] » qui a décidé de son sort : une situation de catastrophe dans un cadre de paranoïa nationale qui a fait de cet Arabo-Américain un suspect.

L'histoire de Zeitoun permet à D. Eggers de dénoncer l'état de fait et d'aller au-delà des simples données statistiques :

> Dans l'année qui a suivi les attentats terroristes de septembre 2001, les délits contre les musulmans ont augmenté de 1600 % aux États-Unis. Les organismes chargés de l'application des lois ont fait prisonniers plus de mille immigrants venus du Moyen-Orient ou de l'Asie du Sud. Les agents de l'administration ont souvent maltraité physiquement les détenus et leur ont

[17] Exception faite de la toute dernière section (chapitre 7), où M. Slahi quitte sa cellule d'isolement du camp Echo et voit son quotidien amélioré par un poste de télévision avec magnétoscope, un ordinateur et même un « petit canapé ».
[18] *Ibid.*, p. 296.
[19] Dave Eggers, *Zeitoun*, *op. cit.*
[20] Wajahat Ali, « A Muslim American Hero : A Conversation With Dave Eggers on Zeitoun », 25 mai 2011, site consulté le 15 mars 2017, http://www.huffingtonpost.com/wajahat-ali/a-muslim-american-hero-a_b_253740.html, , consulté le 28 janvier 2017.

nié le droit de faire appel à un avocat, bien que la plupart d'entre eux n'aient eu aucun lien avec le terrorisme[21].

Même si les chiffres sont accablants, ils participent à cette forme de « déréalisation de l'"Autre"[22] » qu'un texte comme *Zeitoun* prend précisément à revers. Son personnage donne chair à des destinées qui, sans de tels récits, se perdent dans l'anonymat. Pour contrer cette mécanique de déshumanisation, D. Eggers a choisi dans un premier temps de « désexoticiser » – c'est son terme – A. Zeitoun et sa famille. Si une forme d'étrangeté est ostensiblement affichée dans le titre (dont on ne sait sans lire la quatrième de couverture ce qu'il désigne), D. Eggers la réduit progressivement. La critique a même qualifié Zeitoun de « héros cent pour cent américain[23] », abattant ainsi la résistance à « imaginer la quintessence du héros américain porter un nom arabe[24] ». Comme les personnages incarnés par Bruce Willis, Zeitoun est un citoyen moyen qui révèle sa nature héroïque en situation de catastrophe ; il sauve des vies humaines sans jamais perdre son sang-froid, ni rechercher la gloire. Souvent, dans les films, après la notoriété que lui doivent ses exploits, le héros tente de retrouver le cours normal de sa vie. Zeitoun, lui, n'a pas cette chance. Le sauveur subit une chute vertigineuse et est propulsé dans la « vie nue », dénuement extrême et assujettissement absolu à l'arbitraire du pouvoir, sans avoir commis la moindre faute. Cette construction tragique nourrit le sens de l'injustice et du scandale. « *How could this happen in America*[25] ? » (« Comment ceci a-t-il pu se passer en Amérique ? »), se demande le lecteur dans un état d'indignation et sidération mêlées.

Rien d'étonnant dès lors à ce que *Zeitoun* ait obtenu le *American Book Award* dans la catégorie documentaire (*nonfiction*). L'emploi de la troisième personne n'a nullement nui à sa puissance de dénonciation. Le lecteur a assisté à des actions héroïques tout en s'identifiant à leur auteur. Avec un héros issu « d'une famille cent pour cent américaine, qui se révèle être de confession musulmane[26] », D. Eggers produit un récit qui défait les stéréotypes et sert au public américain une histoire qui dessille le regard. Contrairement à ce qu'avait prétendu l'ancien chef de la police de la Nouvelle-Orléans, Eddie Compass, la population piégée par les eaux dans la ville n'est pas retournée « à un état quasi animal[27] ». En revanche, elle a été livrée à une puissance militaire implacable, digne des pires dystopies.

CONCLUSION : AUTOUR DU RECIT DE CAPTIVITE

Pour conclure, je confronterai *Zeitoun* et *Les Carnets de Guantánamo* à une forme parfaitement établie aux États-Unis : le récit de captivité (« *captivity narrative* »), un genre souvent sollicité par la critique nord-américaine pour éclairer des corpus contemporains.

Qu'entend-on par *captivity narrative* ? Liés à la conquête du territoire et au phénomène de la frontière, au XVII^e^ siècle, les premiers récits de captivité narraient par le menu la captivité de certains colons européens – souvent des femmes – détenus par des

[21] Hirsh Sawhney, « *Home Boy*, by H. M. Naqvi. A Review », *The Guardian,* 17 novembre 2011, article en ligne : https://www.theguardian.com/books/2011/nov/17/home-boy-h-m-naqvi-review, consulté le 28 janvier 2017.
[22] Judith Butler, *Vie précaire*, *op. cit.*, p. 61.
[23] Ed Pilkington, « The Amazing True Story of Zeitoun », *The Guardian,* 11 mars 2010, article en ligne https://www.theguardian.com/world/2010/mar/11/dave-eggers-zeitoun-hurricane-katrina, consulté le 25 février 2017.
[24] Wajahat Ali, « A Muslim American Hero : A Conversation With Dave Eggers on Zeitoun », art. cité.
[25] Timothy Egan, « After the Deluge », *New York Times,* 13 août 2009 http://www.nytimes.com/2009/08/16/books/review/Egan-t.html, consulté le 28 janvier 2017.
[26] Wajahat Ali, « A Muslim American Hero : A Conversation With Dave Eggers on Zeitoun », art. cité.
[27] *Ibid.*

Amérindiens. Ces récits permettaient, en premier lieu, de manifester la puissance de la foi des captifs, comme l'atteste le titre de l'un des textes que l'on considère souvent comme l'origine du genre – *The Captive : The True Story of the Captivity of Mary Rowlandson Among the Indians and God's Faithfulness to Her in Her Time of Trial* (3e illustration). Au XVIIIe siècle, ce genre se popularisa. Simultanément, le récit détaillé de la captivité s'estompait ainsi que sa dimension religieuse. La matière romanesque et la construction mélodramatique étaient privilégiées ce qui assura le succès de ce genre qui mêlait souffrance, lutte, sang versé.

Flattant la curiosité du lecteur et en son goût pour la violence, ce genre a durablement imprégné la culture populaire nord-américaine. Ses ingrédients – rencontre avec une forme d'altérité radicale dans un espace marqué par la sauvagerie, récit d'épreuves extrêmes – ont assuré son succès. Malléable, le récit de captivité a su muter de sorte à satisfaire les attentes du lectorat – comme le montrent ses versions les plus connues : *Le Dernier des Mohicans (The Last of the Mohicans*, 1826) de Fenimore Cooper et, plus récemment, *Danse avec les loups* (*Dances with Wolves*, 1988) de Michael Blake, dont on connaît la version hollywoodienne avec Kevin Costner.

On a pu lire les récits de captivité des otages américains détenus en Iran à partir de ce genre[28]. Peut-on considérer dès lors que *Zeitoun* et *Guantánamo Diary* en constituent de nouvelles variations ?

Ces deux textes illustrent les deux formes que l'amplitude du genre autorise à chacune de ses extrémités : la chronique détaillée d'une détention, d'une part, et la fictionnalisation romanesque d'une captivité, de l'autre. En dépit de ces échos formels, quelques-uns des éléments clés propres à la tradition sont perturbés. Au premier chef, la structure fondamentale du récit de captivité qui veut qu'il mette en scène « un membre de la majorité sociale et politique [livré à] un groupe minoritaire moins puissant[29] ». Dans *Zeitoun* et *Guantánamo Diary*, c'est l'Arabe, soit l'une des figures de l'altérité radicale dans la culture populaire étatsunienne, qui est aux mains des Américains. Désormais, le corps vulnérable, outragé et violenté, n'est plus celui d'une femme blanche comme dans les récits anciens, mais celui d'un homme aux traits moyen-orientaux. Que dire de l'opposition civilisation/barbarie qui articulait le récit dans la tradition ? Tant *Zeitoun* que *Guantánamo Diary* modifient la nature de la violence subie. Plus de sang versé ici. La barbarie se dit dans la puissance de déshumanisation du sujet qui caractérise la machine américaine. Du même coup, l'opposition fondatrice civilisation/barbarie se déplace pour être remplacée par l'antithèse humain/non humain. Le caractère non humain du système américain est, de fait, inscrit dans le texte : aucun nom propre ne subsiste, des silhouettes se succèdent, des voix se relaient, sans identification possible. La malignité ne se dit plus dans les métaphores démoniaques qui caractérisaient les Indiens, mais dans le jeu d'une puissance impériale qui agit anonymement et dont la force se manifeste certes dans les prolongations tentaculaires qu'elle a développées à l'extérieur de son territoire, mais aussi plus modestement dans les blocs noircis conservés dans le texte. L'antithèse humain/non humain caractérise également le traitement du captif. Alors que « les photographies des corps enchaînés à Guantánamo […] nous ont donné la preuve de la déréalisation de l'humain[30] », des textes comme *Zeitoun* et *Guantánamo Diary* les réhumanisent. Le travail du texte consiste précisément à mettre en évidence la précarité de la vie d'un être, un être non pas saisi comme une figure de l'autre, mais appréhendé comme notre semblable. « L'insensibilité à la souffrance humaine […], mécanisme par lequel la

[28] *Cf.* Catherine V. Scott « Bound for Glory : The Hostage Crisis as Captivity Narrative in Iran », *International Studies Quarterly*, vol. 44, n° 1, mars 2000, p. 177-188.
[29] Susan Lepselter, « Dreaming the Colonized World : The Resonance of Captivity », *The Resonance of Unseen Things. Poetics, Power, Captivity, and UFOs in the American Uncanny*, University of Michigan Press, 2016, p. 46-79, p. 48.
[30] Judith Butler, *Vie précaire, op. cit.*, p. 108.

déshumanisation [s']accomplit[31] » est, du même coup, inversé ici. Le lecteur ressent avec A. Zeitoun, ressent avec M. Slahi. La souffrance infligée lie ; elle active le processus de « communication latérale de corps à corps[32] ». Le regard n'est plus absorbé par l'orange vif des combinaisons des prisonniers qui stigmatise. Le lecteur comprend la vulnérabilité que le port d'une telle tenue implique. Très légère, elle rend certes insoutenable les séjours prolongés en chambre froide où l'on pousse la climatisation à l'extrême, mais elle prive aussi de certaines sensations. Portée à même la peau sans sous-vêtement[33], elle fait comprendre combien le linge, protection de l'intime, peut devenir un accessoire éminemment désirable. Là encore, le corps sert de médium. Contrairement aux photographies qui montrent des sujets « destitués de leur humanité […], condamnés à vivre et à mourir au sein d'une sphère extra-humaine et extra-juridique[34] », ces textes – en jouant sur la communication qui opère de corps à corps – les rapatrient parmi nous.

[31] *Ibid.*, p. 181.
[32] Bernard Sichère, *Éloges du sujet, Du retard de la pensée sur le corps*, Paris, Grasset, 1990, p. 186.
[33] Mohamedou Ould Slahi, *Les Carnets de Guantánamo, op. cit.,* p. 301.
[34] Judith Butler, *Vie précaire, op. cit*., p. 123.